

Participer à la société par la pratique de l'éthique : Une démarche expérimentale inspirée de la pensée d'Ostad Elahi

Dans son ouvrage *Exercices spirituels et philosophie antique*, le philosophe Pierre Hadot rappelle que « pour toutes les écoles philosophiques, la principale cause de souffrance, de désordre, d'inconscience, pour l'homme, ce sont les passions : désirs désordonnés, craintes exagérées »¹.

Or, la philosophie ne doit pas se contenter de discourir sur la maîtrise des passions mais montrer comment il est possible de mettre cette maîtrise en acte. « Qu'est-ce qui finalement est le plus utile à l'homme en tant qu'homme ? Est-ce de discourir sur le langage, ou sur l'être et le non-être ? N'est-ce pas plutôt d'apprendre à vivre une vie humaine ? »².

Que la philosophie s'incarne dans une manière de vivre, de penser, et particulièrement de participer utilement à la société, c'est la fonction que la fondation Ostad Elahi – éthique et solidarité humaine, reconnue d'utilité publique et dans le conseil d'administration de laquelle est représentée l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, attribue à la pratique individuelle de l'éthique. L'objectif de cette publication est d'indiquer qu'à bien des égards, la méthodologie adoptée par la fondation – pour sensibiliser des publics d'étudiants à différents aspects de cette pratique de l'éthique – s'apparente aux démarches d'une science expérimentale. Cette approche vise de ce fait à inscrire la pratique de l'éthique dans une perspective universelle de la participation à la vie sociale.

Ainsi que nous l'avons mentionné dans une publication antérieure³, et dans une perspective non dogmatique qui rejoint celle de Pierre Hadot, « l'éthique individuelle telle qu'elle est envisagée ici n'est totalement réductible à aucun des courants identifiés de la philosophie morale ; elle leur est en réalité transversale » : lorsque l'on cherche à

¹ P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 23.

² *Ibid.*, p. 363.

³ M. Piévic, « Un enseignement de l'éthique individuelle », dans E. Rude-Antoine, M. Piévic (dir.), *Un état des lieux de la recherche et de l'enseignement en éthique*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 147-59.

développer l'humanité en soi, on s'efforce tout autant de produire des actions justes et bonnes en tenant compte des injonctions de sa conscience morale, que d'estimer les conséquences possibles de ces actes et d'agir en responsabilité.

Pierre Hadot met en avant l'idée de « perfectionnisme », c'est-à-dire de « recherche du meilleur moi, de perfectionnement de soi » – à travers des exercices qu'il a qualifiés de « spirituels », en ce sens qu'ils mobilisent « tout le psychisme de l'individu »⁴ – et, on le conçoit, des facultés d'attention, d'intention dans l'action et d'analyse qui peuvent être cultivées par tout un chacun dans le creuset même de la vie quotidienne. Finalement, ils doivent contribuer à « une transformation de la vision du monde et à une métamorphose de la personnalité »⁵.

C'est tout d'abord à la demande du Conservatoire national des arts et métiers (Cnam) il y a une quinzaine d'années puis de grandes écoles et universités⁶ que la fondation Ostad Elahi a élaboré des modules de sensibilisation à la pratique de l'éthique qui s'intègrent dans des programmes d'enseignement supérieur. Ces modules sont délivrés par des enseignants, universitaires ou cadres d'entreprises, disposant d'une expérience concrète de la pratique de l'éthique, dans le sens où ils accordent à cette dimension éthique une place centrale dans les décisions et actions qu'ils sont amenés à produire dans le cadre de leurs activités et qu'ils en ont analysé les fruits. C'est le partage de cette expérience, sa structuration en thématiques au sein d'un groupe de réflexion qui a permis l'élaboration de ces modules⁷. Leur objectif est de sensibiliser à l'importance du développement d'intentions, de sentiments et d'actions aussi nobles que possible afin de mettre son intelligence au service de la construction de plus d'humanité en soi et autour de soi ; l'homme tire profit du monde social auquel il participe, ne se doit-il pas de participer à ce monde en lui donnant profit avec ce qu'il de meilleur en lui ? Il s'agit là, certes, d'un horizon. Mais de nombreuses études, par-delà le recours à l'expérience individuelle,

⁴ P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, op.cit., p. 378. Il ajoute que cette idée trouve sa source chez Platon et apparaît dans l'ensemble de la philosophie antique.

⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁶ Voir www.fondationostadelahi.fr

⁷ Dans notre publication déjà citée, nous avons explicité les objectifs de ces modules, l'approche pédagogique générale – basée sur une interactivité forte et une co-construction des notions abordées – et l'un des éléments clés de la pratique que constitue l'identification des conflits intérieurs (pour simplifier les choses à l'extrême, entre nos comportements/passions égoïstes nuisibles et nos tendances altruistes), condition *sine qua non* pour pouvoir commencer à opérer un processus de neutralisation/maîtrise de ces passions égoïstes, voire leur transformation en traits de caractères altruistes.

montrent les bénéfiques, en termes de santé physique, psychologique, de qualité relationnelle, de production de solidarité, d'efficacité managériale, etc., que procure la mise en marche vers cet horizon⁸.

Le travail sur soi d'ordre éthique – neutralisation/maîtrise des passions nuisibles et développement des vertus d'humanité –, comment le mettre en œuvre aujourd'hui, au sein même de notre monde complexe et de nos propres relations sociales⁹ ?

Nous pensons que la condition pour qu'un tel travail aboutisse à des résultats concrets et durables, autrement dit qu'il puisse « changer l'être de celui qui l'accomplit », qu'il « nous rende meilleurs »¹⁰, est de l'aborder comme une science pratique, une science expérimentale de la conduite de la vie humaine dont la finalité est le développement par chacun de son humanité véritable.

Cette proposition n'est pas entièrement nouvelle dans son orientation générale ; elle rejoint certaines approches pragmatiques de la morale et des techniques de transformation de soi dont Nietzsche s'était déjà fait l'écho, sur un mode quelque peu éclectique :

« En ce qui concerne la praxis, je considère les différentes écoles morales comme des laboratoires expérimentaux dans lesquels un nombre considérable de recettes de l'art de vivre ont été pratiquées à fond et pensées jusqu'au bout : les résultats de toutes les écoles et de toutes leurs expériences nous reviennent en légitime propriété »¹¹.

Parler de science, toutefois, c'est évoquer davantage que des recettes. C'est viser un « ensemble structuré de connaissances qui se rapportent à des faits obéissant à des lois objectives (ou considérés comme tels) et dont la mise au point exige systématisation et méthode »¹². La science expérimentale de la pratique de l'éthique n'est certes pas constituée en tant que discipline académique. Cela n'empêche pas de pouvoir proposer des approches qui tentent, par-delà la vénérable tradition des exercices spirituels et leurs

⁸ On consultera par exemple l'ouvrage du psychologue Jacques Lecomte, *La bonté humaine – Altruisme, empathie, générosité* (éd. Odile Jacob), qui déjà en 2012, recensait un certain nombre de ces études.

⁹ Pierre Hadot note que les exercices spirituels réapparaissent toujours au cours des siècles, citant par exemple Descartes, Shaftesbury, Goethe, Emerson, Thoreau, Wittgenstein, ou Bergson, « qui oppose toujours les habitudes qui émoussent notre perception (c'est-à-dire, celles qui font que nos décisions ne sont pas de vraies décisions mais des réponses presque mécaniques à des situations habituelles) à la conscience claire d'un moi qui est plus profond. » (*Exercices spirituels...*, *op. cit.*, p. 380).

¹⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹¹ F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, automne 1881, 15 [59], dans F. Nietzsche, *Œuvres philosophiques complètes*, t. 5, trad. fr. J. Launay, Paris, Gallimard, 1982, p. 530. Sur la question des « anthropotechniques », voir P. Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, trad. fr. O. Mannoni, Paris, Fayard, 2015.

¹² Centre national de ressources textuelles et lexicales - <http://www.cnrtl.fr/definition/science>

prolongements contemporains, d'analyser rationnellement les processus à l'œuvre dans les démarches individuelles concrètes qui envisagent l'éthique dans une perspective de transformation ou de perfectionnement de soi. En s'appuyant sur des découvertes récentes en sciences cognitives, cette réflexion sur les ressorts objectifs de la pratique éthique pourrait ainsi constituer les prémisses d'une telle science.

Le laboratoire de ce qui pourrait être une science expérimentale de la pratique de l'éthique est en partie exogène – les effets de nos actes et comportement sur les autres –, mais surtout en grande partie endogène : la nature de nos pensées, de nos intentions, de nos jugements, de nos émotions, comment ceux-ci impactent nos actes et comportements, et les effets en retour de ces actes et comportements sur nous-même, directement ou par l'intermédiaire d'autrui.

Qui dit science dit également méthodologie scientifique. Dans ses travaux d'approfondissement de la pensée d'Ostad Elahi, son fils Bahram Elahi¹³, très attaché à la rationalité scientifique, évoque un certain nombre d'aspects méthodologiques qui lui apparaissent comme des conditions importantes pour la mise en œuvre efficace d'une pratique de l'éthique¹⁴. On comprendra que l'efficacité ici ne doit pas être simplement évaluée en termes de bien-être subjectif, mais de maturation cognitive. Parmi ces conditions, les principales sont :

- L'itérativité ; l'acquisition d'une vertu éthique est le fruit de la répétition d'un même genre d'actes. Cette condition était déjà clairement mise en évidence par Aristote :

« C'est dans nos actions relatives aux conventions avec autrui que nous devenons, les uns justes, les autres injustes ; c'est dans nos actions relatives aux dangers que nous devenons les uns courageux, les autres lâches. Il en va de même pour les convoitises et les mouvements de la colère : les uns deviennent modérés et accommodants, les autres débauchés et irascibles, pour s'être comportés dans les mêmes circonstances les uns d'une façon, les autres d'une autre. [...] En un mot, les modes d'être ne proviennent que de la répétition fréquente des mêmes actes. Voilà comment il faut s'attacher scrupuleusement à ne faire que des actes d'un certain genre »¹⁵.

- La contextualité ; quel est le contexte social de l'acte à produire (familial, professionnel...) ? Quelles sont les personnes (fonction, culture, psychologie...)

¹³ Professeur émérite de chirurgie infantile et d'anatomie, Bahram Elahi (1931-) effectue depuis plus de cinquante ans des recherches poussées sur l'origine, l'application et la place de l'éthique et du spirituel dans la société contemporaine, thèmes qu'il aborde aussi bien sur le plan théorique que pratique.

¹⁴ B. Elahi, *Médecine de l'âme ou l'éthique originelle*, Paris, Dervy, 2000.

¹⁵ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 2001, Livre II, Chap. 1, 1103 a-b.

impliquées dans la situation ? Quels sont les droits et devoirs en jeu ? etc. « Il est important de comprendre le sens profond d'un principe afin de ne pas tomber dans une pratique aveugle, qui ne tiendrait aucun compte des circonstances »¹⁶.

- La variété ; de même que nourrir l'organisme physique avec un seul nutriment provoque un déséquilibre alimentaire, perfectionner son humanité nécessite à l'évidence de développer conjointement un ensemble de traits de caractère, quand bien même l'exigence d'itérativité peut conduire à porter son attention et concentrer sa pratique pendant un certain temps sur une vertu particulière.

- L'équilibre ; Aristote précise cette condition – la pratique des principes sans excès ni défaut :

« C'est tout un travail que de devenir vertueux ; car en tout genre, trouver le juste milieu est une tâche difficile. Ainsi trouver le centre d'un cercle n'est pas à la portée de n'importe qui, mais de celui qui sait ; pareillement s'abandonner à la colère, donner et dépenser l'argent, c'est à la portée de n'importe qui, et c'est chose facile ; mais le faire vis-à-vis de qui il faut, autant, au moment, pour les motifs, de la manière qu'il faut, voilà qui n'est pas donnée à tous, et qui n'est pas facile. C'est pour cela que le bien est rare, digne de louange et beau »¹⁷.

- L'intégralité ; c'est-à-dire :

« ... tenir compte des répercussions négatives de nos actions. Lorsqu'il s'agit, par exemple, de pratiquer l'altruisme, il faut l'absorber intégralement, c'est-à-dire avec son corollaire qu'est l'ingratitude des bénéficiaires. Si nous ne le faisons pas, l'altruisme risque de dégénérer en amertume. Ou encore, lorsque l'on veut pratiquer le principe du courage, il faut l'absorber avec son "écorce", c'est-à-dire avec son corollaire qu'est la peur. Sans son corollaire, le courage devient témérité et nous pousse à commettre des imprudences aux conséquences parfois irréparables »¹⁸.

Dans la méthode, s'intègrent également le choix des exercices qui pourront faire l'objet d'une proposition de pratique systématique et d'analyse. Dans le cadre de notre enseignement, nous mettons en particulier l'accent sur deux exercices.

Le premier a pour visée l'identification en soi des tendances égoïstes, des passions nuisibles, que nous qualifions également de dysfonctionnements éthiques. Véritable travail d'audit, il s'appuie sur la fonction de *miroir de soi* qu'est susceptible de remplir autrui, volontairement ou indirectement. Le second exercice a pour visée de permettre la transformation progressive de ces tendances égoïstes et passions nuisibles en qualités

¹⁶ B. Elahi, *Médecine de l'âme ou l'éthique originelle*, op. cit., p. 42.

¹⁷ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, op. cit., Livre II, Chap. 9, 1109 a.

¹⁸ B. Elahi, *Médecine de l'âme ou l'éthique originelle*, op. cit., p. 41-42.

éthiques. Sa formulation fait partie des fondamentaux de toute éducation morale puisqu'il s'agit de la pratique de ce qui peut être considéré comme une expression de la règle d'or de l'éthique, à savoir : *en toutes circonstances, se mettre à la place de l'autre*. Car une compréhension juste de « se mettre en toutes circonstances à la place de l'autre », par-delà le concept d'empathie auquel on l'assimile généralement, est une façon de « traiter les autres comme on souhaiterait être traité » et « ne pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse ».

Derrière l'évidence ou la banalité apparentes de la formulation de ces exercices, se cachent les ressorts de ce qui s'avère être, à l'épreuve de l'expérience, un moyen profond et opératoire de connaissance de soi et de transformation de soi dans le sens du développement de sa propre humanité. Examinons-les tour à tour.

1) Identifier ses dysfonctionnements d'ordre éthique : *l'autre comme miroir de soi*

Pour se connaître en vue de se perfectionner d'un point de vue éthique, il s'agit d'abord de savoir quels traits de caractère améliorer en soi. Il faut donc savoir quels sont les passions et dysfonctionnements d'ordre éthique à éradiquer ou contrôler, comment ils se manifestent, dans quelles circonstances, vis-à-vis de qui, avec quelle intensité, etc., quels sont aussi nos points forts d'ordre éthique car ils peuvent être des sources de motivation et des points d'appui. C'est le début du travail de connaissance de soi, travail difficile en raison des camouflages, des ruses de l'ego, dont les manifestations les plus emblématiques (le déni, la projection, etc.) sont évoquées dans le cadre des modules d'enseignement. Ici encore, Aristote est d'excellent conseil :

« À la façon dont nous regardons dans un miroir quand nous voulons voir notre visage, quand nous voulons apprendre à nous connaître, c'est en tournant nos regards vers notre ami que nous pourrions nous découvrir, puisqu'un ami est un autre soi-même »¹⁹.

Une attention particulière portée à ses interactions sociales montre en effet que la proposition aristotélicienne peut être étendue : *se voir dans le miroir de l'autre*, dans une visée de perfectionnement éthique, c'est prendre tout ce qui émane des autres (actes,

¹⁹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, op. cit., Livre II, Chap. 17, 7.

paroles, comportements, etc.), amis ou pas, comme une source *potentielle* de connaissance de soi. Pour cela, il s'agit de comprendre comment utiliser la perception naturelle que nous avons des autres, de leurs actions, de leurs comportements, de leurs dysfonctionnements éthiques et de leurs points forts, non pour les juger, mais pour en tirer une compréhension qui nous aide à œuvrer dans le sens de notre propre perfectionnement. Habituellement souvent que nous sommes à ne voir les défauts que chez les autres (et chez les autres que leurs défauts), et même à les interpréter en les amplifiant, il s'agit de réaliser une véritable conversion du regard, son retournement à 180°.

La vie quotidienne fournit évidemment pléthore d'opportunités pour tourner son regard vers soi-même en prenant autrui comme miroir : ce défaut que j'observe chez l'autre, se manifeste-t-il en moi ? Si oui comment et dans quelles circonstances ? Cette critique que l'on m'adresse, est-elle fondée ? Ce silence soudain de l'interlocuteur avec qui je parle depuis tout à l'heure, que signifie-t-il ? Cette colère que je ressens à l'apparition de cette personne, ce besoin de médire de tel autre, que m'apprennent-ils sur moi-même ? etc.²⁰

Il est intéressant de noter ici un retour d'expérience fréquemment évoqué au sujet de la pratique assidue et réfléchie de cet exercice de « l'autre comme miroir de soi » : dans la grande majorité des cas, les attitudes ou réactions d'autrui qui nous dérangent ou nous blessent, sont le reflet d'un dysfonctionnement éthique en nous-mêmes, souvent lié à une forme ou une autre d'orgueil, le reflet du regard général porté sur le monde et les autres, d'une compréhension limitée des causes et des paramètres d'une situation, de schémas de pensée erronés, souvent initialement inconscients mais qui orientent notre interprétation des événements et les émotions négatives qu'ils suscitent, le reflet de notre incapacité à maîtriser ces émotions, le reflet de nos attitudes, nos propos, nos modes d'être, nos traits de caractère qui suscitent chez les autres les attitudes ou réactions dérangeantes.

²⁰ On pourrait objecter que le mouvement ininterrompu dans lequel nos actions et devoirs quotidiens nous emporte nous laisse peu souvent le loisir d'effectuer ce retour sur soi. C'est l'occasion de préciser que pour que la pratique éthique puisse être assimilée à une science expérimentale, il est souhaitable que l'expérimentateur développe en effet l'état d'esprit d'un chercheur, d'un chercheur en humanité. Les qualités que doit progressivement développer ce chercheur sont peu ou prou celle qu'un chercheur se doit de développer dans toute science, en particulier : rigueur, persévérance, ouverture d'esprit, humilité. Après avoir repéré une qualité éthique à développer, un dysfonctionnement à corriger, il est nécessaire de définir un programme de travail. Ainsi, c'est un élément de méthode que de s'accorder le temps d'un bilan de quelques minutes chaque jour pour analyser la réalisation, ou pas, de son programme, comprendre certaines réactions, ajuster certaines hypothèses ou stratégies, etc.

La pratique de voir l'autre comme miroir de soi peut être considérée en quelque sorte comme la phase *in vitro*²¹ de l'expérimentation dans cette approche « scientifique » de l'éthique individuelle : l'observation et le retournement du regard sur soi, l'analyse des comportements, le scrutement de nos intentions, etc. dans l'objectif d'identifier certains traits de caractère, de les mettre en lien avec certaines émotions, certains comportements, tout cela se passe essentiellement « dans l'éprouvette » de notre esprit.

La phase *in vivo* de l'expérimentation consiste alors à opérer une transformation « au sein même du vivant », des traits de caractère identifiés que l'on souhaite améliorer. Au sein même du vivant, c'est-à-dire, par des actions « dans le cadre concret de la vie quotidienne et au contact des autres ». Reprenant Aristote, seule l'action permet cette transformation progressive en nous de nos traits de caractères.

2) Opérer une transformation de soi : *se mettre en toutes circonstances à la place de l'autre.*

Les applications concrètes de ce principe au quotidien sont quasi infinies. On peut laisser aux circonstances le soin de définir la manière dont nous le mettons en œuvre, avec évidemment le risque de l'oublier. De manière plus proactive, on peut vouloir déterminer d'avance la nature de l'acte à produire lorsque le travail d'ordre éthique se fait sur le développement d'une qualité particulière. Il est par exemple possible de s'imposer au moins une fois par jour de corriger le jugement négatif spontané que nous portons sur une personne et de nous efforcer de faire un geste ou dire une parole de cordialité à son égard. Ainsi, au lieu de s'énerver après ce collègue qui n'arrive pas à terminer son travail à temps, se rappeler qu'il vient d'être embauché et que si nous étions à sa place, nous saurions apprécier la patience de nos collaborateurs. L'on peut également accomplir une action concrète répondant à une attente, un besoin, au souhait d'une personne.

Les effets de la répétition quotidienne de ce genre d'exercice, associée à l'analyse que l'on peut en faire afin d'en améliorer la réalisation, commencent à être identifiés par des études en neuropsychologie. Ainsi, et parmi de nombreux résultats, Abigail Marsch²²

²¹ Nous adoptons ici l'usage des expressions *in vitro* et *in vivo* qu'en fait Bahram Elahi dans son ouvrage *Fondamentaux du perfectionnement spirituel - le guide pratique*, Paris, Dervy, 2019, p. 75.

²² Professeur agrégé au département de psychologie de l'université de Georgetown (États-Unis), où elle dirige le Laboratoire de neurosciences affectives et sociales.

écrit : « Ce sont les petits actes qui créent les grandes rivières. Nous avons observé que des exercices simples répétés quotidiennement pendant deux mois permettent de modifier durablement les structures cérébrales en créant de nouveaux circuits neuronaux »²³.

En pratiquant cet exercice dans l'esprit d'une science expérimentale, des invariants semblent peu à peu émerger dans ce qui nous apparaît habituellement comme un réseau inextricable – et que l'on attribue souvent au hasard ou à des causes exogènes – de situations qui se produisent, de rencontres fortuites et de circonstances auxquelles nous sommes confrontés.

Malgré la complexité propre à la nature des relations humaines, en réunissant une certaine quantité « d'expériences éthiques » de même genre (par exemple, d'altruisme) dans des conditions expérimentales spécifiques (liées notamment à l'intention éthique sous-jacente à l'action et aux moyens mis en œuvre pour réaliser au mieux cette intention), des effets de plus en plus clairs – même s'ils n'ont pas la rigueur apparente des relations de causalité à l'œuvre dans les sciences dites dures – se font jour, notamment une amélioration sensible de la qualité du rapport mutuel avec autrui, donc une meilleure qualité d'environnement globale et de ce fait, une plus grande sérénité intérieure. Ces résultats eux-mêmes, comme par un effet d'entraînement, semblent permettre ou accroître des rencontres utiles voire déterminantes, des coïncidences heureuses, des solutions inattendues à des problèmes, etc. Comme si, selon l'expression selon l'expression d'un auditeur du Cnam en 2014, l'on observait une sorte de « rétrécissement du hasard ! ».

Bien entendu, en toute rigueur, seules des études menées à grande échelle sur des populations variées mettant en œuvre les conditions opératoires de la pratique de l'éthique seraient susceptibles de donner à ce constat un caractère plus universel, en mettant en évidence des fréquences causales assimilables à de véritables « lois ». L'histoire des sciences nous montre qu'il a fallu des siècles d'observations, de tâtonnements, d'erreurs, etc. avant que certaines recherches ne se constituent en tant que disciplines scientifiques. Doit-on dès lors s'interdire de penser que le perfectionnement de l'humanité en l'homme pourrait également répondre à des systèmes de lois objectives ? Par leur caractère universel et l'étendue des découvertes qu'ils permettent de faire en particulier sur soi-même, ces deux exercices *l'autre comme miroir de soi et se mettre en*

²³ A. Marsh, *Altruistes et psychopathes, Leur cerveau est-il différent du nôtre ?* Humensciences, trad. fr. P. Kaldy, 2019.

toutes circonstances à la place de l'autre, semblent pouvoir constituer un socle de base de ce qui pourrait devenir une approche expérimentale de la pratique de l'éthique, conduite dans un esprit scientifique. Ils mettent par ailleurs l'accent sur l'importance fondamentale du rôle d'autrui dans le processus de son propre perfectionnement humain : tout individuelle qu'elle est, cette pratique de l'éthique ne peut, à l'évidence, être que pensée et travaillée dans la relation interindividuelle.

Participer au monde, c'est notamment répondre au besoin d'éthique essentiel qui est au fondement de la possibilité du vivre ensemble, c'est-à-dire, au fondement d'une solidarité réelle et durable. L'éthique dont il est question ne consiste pas seulement en l'élaboration de normes collectives, pourtant de plus en plus nécessaires dans la société complexe qui est la nôtre. Elle devrait donner à chacun la possibilité de comprendre qu'une pratique méthodique, réfléchie et assidue de l'éthique est ce qui permet de perfectionner l'humanité en soi, au bénéfice de l'individu aussi bien que de la société.